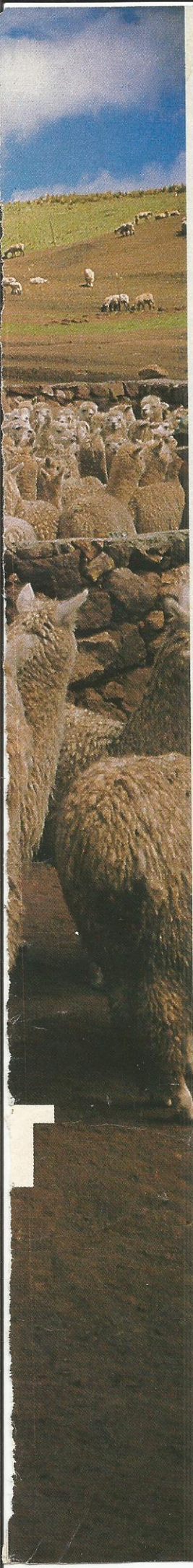


L'ALPAGA: C'EST LE PEROU!

Vincent Segretain est allé au Pérou découvrir l'élevage de l'alpaga, un animal rustique et facile à conduire. De quoi donner corps à un projet un peu fou dans les Alpes du Sud.



◀ *Dans cette hacienda de 10 000 hectares, trente familles se consacrent à l'élevage de 4 000 alpagas.*

Immata, cinq heures du matin. Cela fait déjà une demi-heure que je suis réveillé, et le ciel commence à s'éclairer sur cette immense plaine très plate qu'on appelle la « puna ». Elle est encore blanche de givre. C'est drôle : voilà presque deux mois que je circule sur cet « altiplano », et je n'arrive toujours pas à m'habituer à l'intensité des couleurs, due à la très faible humidité de l'air... Depuis quelques jours, je suis à la coopérative agraire de production « Colca y huallata » entre Puno et Arequipa, en pleine cordillère , au sud du Pérou. A cette altitude — 4 300 m — il n'y a plus d'arbres, plus de cultures. Seulement les pâturages naturels, là où l'érosion n'est pas trop forte. La plaine est entourée de sommets recouverts de neiges éternelles et dépassant parfois les 6 000 mètres.

La coopérative ? Il s'agit d'une « hacienda » de 10 000 hectares, près du village d'Immata. Elle est autogérée par une trentaine de coopérateurs (ou « socios ») et leurs familles, ce qui représente plus de 100 personnes. Un tel mode de fonctionnement coopératif est né de la réforme de 1970, qui a donné les terres des grands propriétaires à leurs ouvriers. L'élevage de 4 000 têtes est divisé en petits troupeaux de 300 animaux, alotés selon leur âge et leur sexe. Quatre mille, ce n'est pas beaucoup si on compare ce total à celui d'autres coopératives qui rassemblent jusqu'à 30 000 bêtes. Mais c'est déjà important par rapport aux éleveurs individuels et aux communautés villageoises. Plus de 80 % des éleveurs ont en effet des troupeaux de 50 à 300 animaux.

Tous Indiens, comme partout sur l'Altiplano, les socios de Colca y Huallata m'ont accueilli très chaleureusement, moi qui suis arrivé de France pour apprendre leurs techniques d'élevage. Ce matin, je pense à des paysages qui me sont familiers, les alpages estivals des Alpes du sud. Il y a quand même une certaine ressemblance, mais tout est ici tellement plus grand. Et bien sûr les troupeaux ne sont pas les mêmes. Ni ovins ni bovins, c'est le royaume des chameaux du nouveau monde : les alpagas avec leurs longs poils, leur grand cou et leurs pattes élancées.
Ce camélidé a trois cousins sur le continent sud-américain. Outre le lama, il y a le guanaco, une espèce sauvage qui vit surtout au sud, dans les pampas austères de la Terre de Feu, en compagnie des immenses troupeaux de moutons argentins ou chiliens, et qu'on rencontre parfois également dans les zones désertiques du nord du Chili. Et puis il y

Le chameau du nouveau monde

a la vigogne, également sauvage, qui vit sur les hauteurs andines, comme le lama ou l'alpaga. Ce petit animal frêle, que les Indiens appellent souvent « vicunita » (petite vigogne), ne pèse guère plus de 40 kilos. Mais il était très recherché pour sa laine, la plus fine du globe, ce qui a failli être la cause de sa disparition. Aujourd'hui, l'espèce est protégée, et la vente du poil et de la peau est interdite. D'ailleurs, les Indiens respectent les vigognes, qu'on voit souvent par petits groupes, perchées à 5 000 mètres d'altitude aux limites de la neige.

Ce matin encore, Julio, le berger de la coopérative, me souffle : *« Mira, Vicente ! Cinq vigognes en train de jouer ! »*. Ce sont les premiers mots ▶

L'AGRICULTURE PERUVIENNE



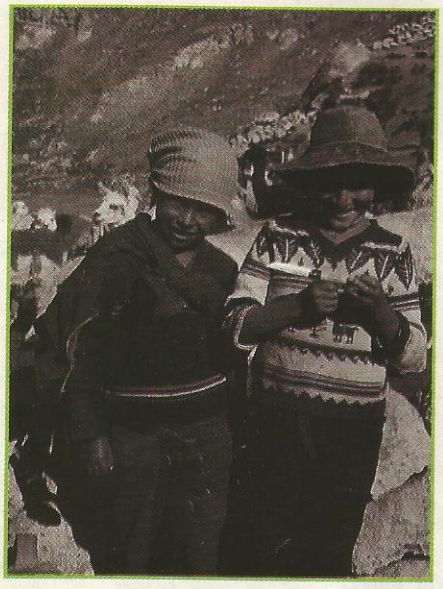
▲ *Les légumes : une denrée chère sur les marchés des hauts plateaux.*

Plus de deux fois grand comme la France, le Pérou s'étend de l'Equateur au tropique sud. A l'ouest, le désert côtier est bordé par le Pacifique, et traversé d'oasis fortement urbanisées, où on cultive du riz, ainsi que du coton et du café. A l'est, ce sont les grandes plaines d'Amazonie au climat chaud et humide, qui représentent 60 % de la surface du pays, et où la forêt reste reine.

Entre ces deux zones, la masse des Andes occupe 30 % du territoire national, et abrite 40 % de la population. Les Andes sont avant tout une région d'élevage, avec un cheptel de plus de 20 millions de bêtes. Mais on trouve aussi dans les parties cultivées, maïs et pommes de terre, des cultures originaires de cette région.

C'est au sud qu'on rencontre les élevages de lamas et d'alpagas, sur les plateaux de la chaîne montagneuse, large de 400 à 450 kilomètres. Premier producteur de laine d'alpaga, le Pérou détient un quasi-monopole de cet élevage, avec 80 % du cheptel mondial et des exportations de fibre.

▲ *A la différence du lama, l'alpaga est élevé pour sa laine : il en produit jusqu'à 3 kg par an.*



▲ *Les enfants ont leur rôle à jouer sur l'exploitation : ils protègent les jeunes animaux contre les renards et les condors.*

Les naissances n'ont lieu que le matin. Et seulement par beau temps !

qu'il m'adresse. Il me parle en espagnol, cette langue qu'il a apprise il n'y a pas si longtemps, pour avoir un minimum de contacts avec le monde extérieur. Car entre eux, les Indiens ne parlent que le Quechua, la langue des Incas encore très vivante aujourd'hui.

Ni Julio ni moi ne sommes encore bien réveillés... les animaux non plus d'ailleurs : pour la plupart, ils sont encore couchés. Ici, le réveil se fait en douceur : le premier travail de l'éleveur est d'aller tourner sans bruit autour des animaux. Ces derniers connaissent le berger, et le regardent d'un œil distrait.

Le troupeau de Julio est constitué d'environ 300 alpagas, principalement des femelles, et d'une dizaine de lamas. Ces derniers, plus gros, ont à peu près la même fonction qu'un âne. Portant facilement dans la journée 40 kilos sur une trentaine de kilomètres, ils servent d'animaux de charge. Mais les alpagas, eux, sont élevés pour la laine : les meilleurs d'entre eux peuvent en produire jusqu'à trois kilos par an.

Là où nous sommes, il n'y a que des camélidés. Ils ont accompagné les Indiens lors de leurs migrations par le détroit de Behring, et ont acquis une très grande rusticité qui leur permet de vivre dans cet environnement, hostile tant par son relief que par sa végétation et son climat. Toute l'année, il y a des gelées matinales, et les amplitudes thermiques journalières sont très élevées : de moins 15 à plus 20 degrés. Il n'y a que deux saisons : celle des pluies, avec

de nombreux orages, et la saison sèche, en général beaucoup trop longue au goût des éleveurs.

Nous sommes à la fin du mois de février, et c'est la pleine époque des mises bas. Julio m'explique : *« Tu n'auras pas besoin de te lever la nuit pour surveiller les naissances : elles n'ont lieu que le matin, et les jours de beau temps seulement »*. Etonnante adaptation du

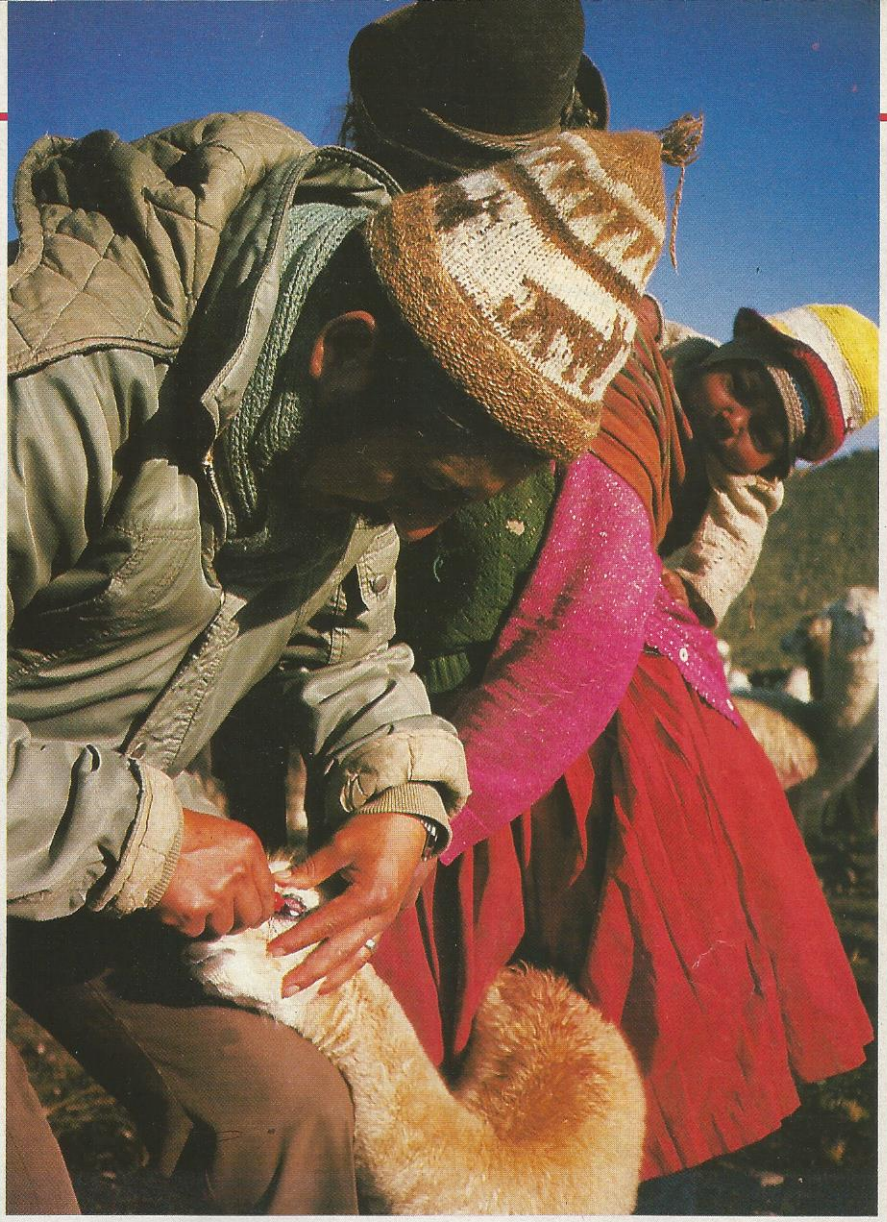
Ni gaz, ni électricité

cycle reproductif de l'animal à la rigueur du climat ! La femelle a toujours un seul petit (il n'y a jamais de naissance gémellaire), et si elle ne le lèche pas, elle est cependant très maternelle. Comme les problèmes de mises bas sont rares, le principal travail de Julio et de sa femme Maria à cette époque est d'apporter les soins aux animaux, principalement les jeunes. Il s'agit quand même d'une période délicate, au cours de laquelle les animaux doivent être menés avec beaucoup de calme et de tranquillité, Julio précise que les risques de mortalité embryonnaire, au cours des premières semaines de gestation, sont très importants chez l'alpaga. Les retours de chaleur tardifs sont fréquents, non seulement à cause de cette fragilité de l'animal, mais également en raison d'une alimentation pas toujours suffisante et en tout cas trop pauvre.

Nous finissons de soigner les animaux. Maria, après nous avoir aidés pour les travaux les plus importants, est allée s'occuper de ses six enfants et préparer le déjeuner. **Il n'y a ni électricité ni gaz sur l'hacienda, et comme toutes les Indiennes de l'Altiplano, elle utilise les excréments des animaux pour faire cuire les aliments.**

Il est déjà huit heures et demie. *« Allons déjeuner,* suggère Julio. *Tout à l'heure, ce sera le tour des animaux »*. Je ne dis pas non : cela fait maintenant quatre heures que nous travaillons le ventre vide ! La maison, en briques de terre, est composée d'une pièce unique. Sur la table, le « saltudo » est prêt : des pommes de terre sautées, avec quelques petits morceaux de viande d'alpaga, quelques oignons, et bien sûr du riz, le « pain » des Indiens. Le tout est fortement épicé avec des piments. La femme de Julio ne s'assied pas avec nous, elle mange accroupie par terre avec les enfants. Puis elle nous offrira une tisane de feuilles de coca. Il n'y a ni lait, ni fromage, ni fruit, ni pain. Ce sont des denrées de luxe...

Le petit déjeuner pris, nous sortons pour libérer les animaux de leur parc de nuit. Inutile d'avoir des bâtiments : la

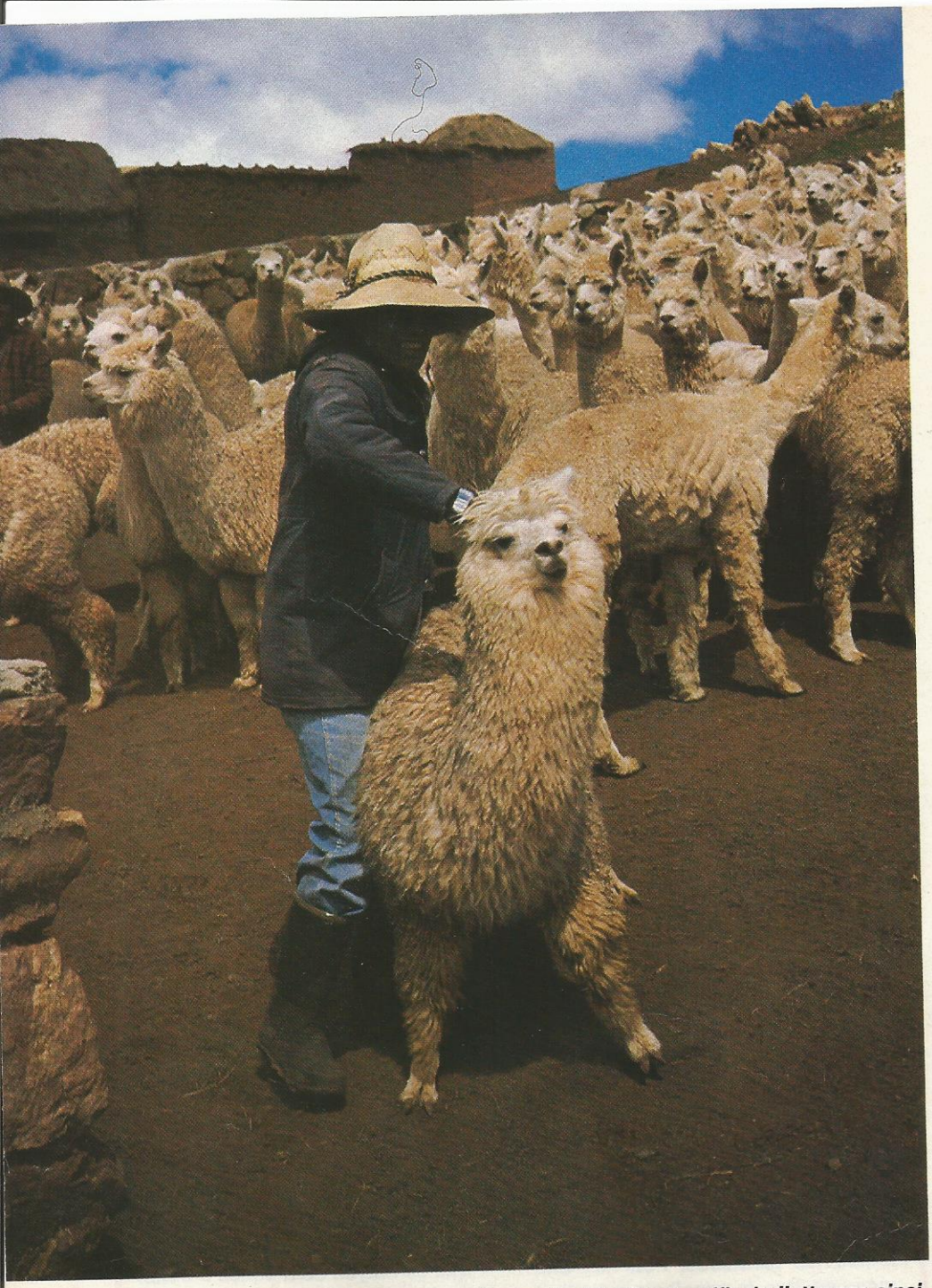


SOIGNES A L'HUILE DE VIDANGE

L'alpaga a beau être un animal très rustique, les conditions de son élevage au Pérou posent de nombreux problèmes sanitaires. Pour les animaux adultes, la principale maladie à surveiller est la gale : elle évolue très vite et stoppe la croissance des poils, seule véritable recette des éleveurs. Pour lutter contre cette maladie, ces derniers pratiquent une fois par an, au mois d'avril, un bain préventif de tous les animaux. Malheureusement, ce traitement est souvent insuffisant, et tout au long de l'année, l'éleveur est amené à appliquer des traitements locaux : des applications de produits vétérinaires, ou bien de graisse mélangée à du sulfate de cuivre, voire simplement... de l'huile de vidange.

Après avoir repéré l'animal atteint, l'éleveur l'attrape par la queue et le cou pour l'immobiliser. Il suffira ensuite de le retourner sur le dos pour l'examiner, en évitant qu'il ne crache. Car « quand lama fâché, lama toujours faire ainsi », comme l'écrivait Hergé dans « Tintin et le Temple du soleil ». Et j'ai pu constater — à mes dépens — que ce moyen de défense n'a rien d'une légende ! Cela n'a rien de dangereux, mais c'est en revanche très vexant pour les éleveurs, qui ne se privent pas pour rendre un crachat à un animal désobligeant !

Pour les jeunes animaux, la principale maladie est l'entérotoxémie, une maladie incurable qui demande donc des soins préventifs : propreté des parcs de nuit et alimentation pas trop riche. D'autres maladies sont assez fréquentes chez les jeunes. La diarrhée blanche touche principalement les bêtes les plus frêles, toujours quand les parcs sont sales, ou quand le jeune animal manque de lait maternel. Il y a aussi des cas de conjonctivite, particulièrement les années sèches, qu'il faut soigner pour éviter la perte de l'œil. Citons aussi l'estomatite, due à l'alimentation.



▲ *Immobiliser un animal ? Il paraît que c'est facile. Il suffit de l'attraper ainsi, par la queue et le cou. Sinon, gare aux crachats !*

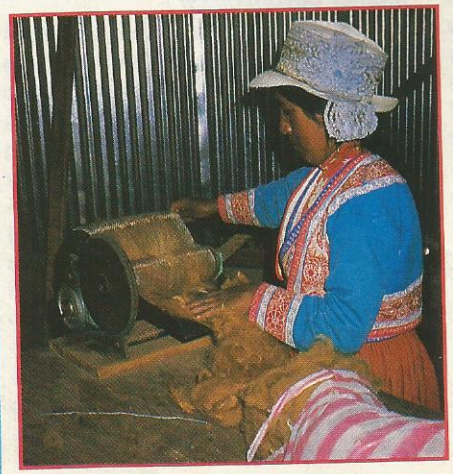
toison des animaux leur suffit contre les intempéries. Pendant la période de mises bas, les bêtes paissent près de la maison, sur les meilleurs pâturages réservés pour cette époque. Ils ne reçoivent jamais de complémentation, les éleveurs n'ayant pas les moyens d'en acheter, et doivent se débrouiller sur les pâturages ou puiser dans leurs réserves pour combler leurs besoins.

La famille de Julio nous suivra peu après au-dehors, sauf les aînés des enfants qui sont déjà partis pour l'école, à une heure de marche de l'hacienda. Ceux qui restent garderont les animaux, un travail de limitation du pâturage mais aussi de surveillance, particulièrement importante à cette période. **Pour protéger les jeunes animaux contre les renards ou les condors, les enfants les font courir, et les éloignent au moindre danger.** Pendant ce temps Maria, son dernier-né dans le dos, file la laine qu'elle tissera plus tard pour confectionner un poncho. Un ouvrage qui lui demandera au moins un mois de travail !

Mais Julio non plus ne chôme pas : nous réparons le mur du corral que les animaux ont endommagé ce matin, quand nous les soignions. Il faudra ensuite se mettre à la construction d'un nouveau parc de nuit : en faisant dormir les alpagas sur un endroit propre, nous limiterons les risques de maladie. L'heure tourne, et notre ombre disparaît peu à peu. Il est temps de retourner au centre de la coopérative, à une heure de la maison.

Il est déjà une heure de l'après-midi quand je retrouve Juan, le cuisinier qui prépare le repas pour tous les « socios ». Le repas est sur la table : pour commencer, une soupe avec des pommes de terre, du maïs, des carottes, quelques graines de quinoa et un morceau de viande bouillie. C'est encore la saison de la viande fraîche. Plus tard, pendant la saison sèche, nous n'aurons

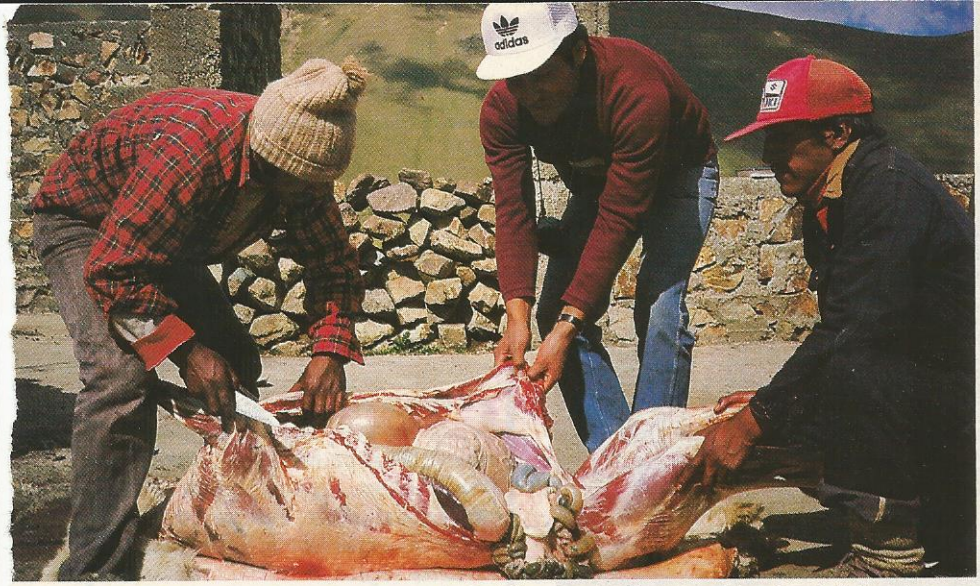
UN MARCHE A PRECISER



Produit haut de gamme, la laine d'alpaga appartient à la catégorie des poils fins, au même titre que le cachemire ou le mohair. Cette fibre est réputée pour ses qualités de douceur, de résistance et d'isolation, ainsi que pour sa large gamme de coloris naturels.

Mais le marché est très restreint, avec une production annuelle ne dépassant pas 3 500 tonnes, contre 4 millions de tonnes pour la laine de mouton. Le poil, essentiellement produit par les éleveurs andins du Pérou, de Bolivie et du Chili, est transformé sur place par trois entreprises contrôlant le marché. Il est ensuite exporté en quasi-totalité vers l'Europe, les Etats-Unis et le Japon. On le trouve sous deux formes : le tissu fin et le fil à tricoter.

Produit relativement jeune sur le marché, l'alpaga n'a pas encore réellement trouvé sa place entre le mohair et le cachemire. Il semble cependant qu'un des créneaux sur lesquels il puisse bien se placer soit l'article de sport de haute qualité.



▲ *Au début de l'année, on a droit à la viande fraîche. Plus tard, il faudra se contenter du « charqui », la viande séchée au soleil.*

Un dollar le kilo au Pérou. Cent fois plus dans les boutiques françaises

droit qu'au « charqui », la viande séchée au soleil. Juan nous apporte ensuite le plat, ou « segundo » : un assortiment de pommes de terre, blanches, rouges ou grises, avec l'habituel morceau de viande et un peu de riz. Le repas se terminera par une petite eau chaude, avec un peu de concentré de café, ou du thé.

Après la tonte, le bain

Dehors, il fait enfin chaud. Mais pas question d'enlever ses vêtements, car le soleil et le vent brûlent. Même les Indiens, qui ont pourtant la peau habituée au soleil, remettent leur chapeau pour protéger leur nez et leurs pommettes saillantes. Cet après-midi, les « socios » ont décidé de commencer à tondre les jeunes animaux. Habituellement, ils ne le font qu'au mois de mars ; mais pour pouvoir me montrer la technique, ils ont un peu avancé l'échéance. A cette période de l'année, on ne tond que les animaux d'un an. Pour les adultes, la tonte a déjà été faite au mois de décembre.

Nous préparons le chantier, en installant de grands sacs prêts à recevoir la laine selon sa couleur. Les alpagas et les lamas peuvent en effet avoir un manteau variant du blanc au noir en passant par le brun ou le gris. Toutefois, la coopérative tente de sélectionner les animaux de blancs : la fibre que l'on peut teindre est achetée deux fois plus cher par les commerçants.

Ici, la tonte se pratique aux ciseaux. Mais on peut trouver beaucoup d'autres techniques, allant du morceau de verre à la tondeuse électrique alimentée par un groupe électrogène. Cette opération représente la principale ressource pour les éleveurs, le résultat d'une année de travail. **Les mèches ont en général sept à dix centimètres de longueur. Pour avoir des mèches plus longues et plus pratiques pour un travail artisanal, certains éleveurs préfèrent encore ne tondre qu'une fois tous les deux ans.** Mais cette technique tend à être abandonnée : d'une part, les rayons solaires et la pluie abîment les pointes, et d'autre part les industriels préfèrent une fibre plus courte. Celle-ci, d'un diamètre de 25 à 30 microns, se rapproche beaucoup du cheveu humain. Utilisée pour le tissu ou la laine, elle est très appréciée pour sa douceur, sa résistance et ses capacités d'isolation. En France, on la trouve dans les boutiques des détaillants à 50 francs la pelote de 50 grammes. Pourtant, les prix perçus par les éleveurs restent très bas, d'autant plus qu'en général ils ne vendent pas directement aux industriels. Souvent, ce sont des intermédiaires qui achètent la laine, de un à trois dollars le kilo.

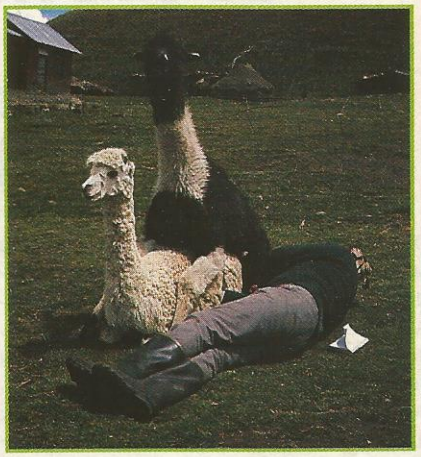
Dans quinze jours, quand la tonte sera terminée, les éleveurs remettront en état la baignoire des animaux. Avril arrivera vite, le mois où l'on baigne tous les animaux pour lutter contre les parasites externes. Ce traitement est l'un des seuls pratiqués systématiquement

UNE DEMI-HEURE D'ACCOUPLEMENT

L'époque des mises bas est également celle de l'accouplement, ou « empadre ». En effet, quinze jours après avoir accouché, la femelle peut être de nouveau fécondée. La durée de gestation étant de 340 jours, les éleveurs doivent organiser simultanément la mise bas et la lutte, pour avoir des naissances chaque année.

Pour l'accouplement il faut tenir compte des particularités des camélidés, que l'on pourrait rapprocher des lapins. La femelle n'a en effet pas de cycle sexuel à proprement parler, et c'est le coït qui provoque l'ovulation. On peut donc considérer qu'elle est perpétuellement en chaleur, tant qu'elle n'est pas fécondée. D'autre part, l'accouplement est assez long : 15 à 30 minutes, parfois plus. Les mâles ne peuvent donc féconder que peu de femelles dans la journée : ils s'épuisent rapidement.

Plusieurs façons de procéder sont



envisageables, la coopérative pratiquant la plus simple au regard de la taille de son troupeau. Les mâles, qui sont menés séparément tout le reste de l'année, sont répartis à l'époque de la reproduction sur les différents troupeaux de femelles. Ainsi, pour les 300 femelles, Julio a 25 mâles.

Dans les grands élevages, on procède en général différemment. Deux choix sont possibles. Soit les mâles sont laissés avec le troupeau uniquement le matin avant la sortie des animaux sur les parcours, soit ils sont divisés en deux groupes et laissés avec les femelles toute la journée, mais changés tous les cinq jours. La première solution a l'avantage de permettre une lutte contrôlée. La seconde permet d'éviter que les mâles se désintéressent des femelles, ce qui se produit parfois quand les animaux sont toujours menés ensemble.



Photos V. Segretain

▲ *Leur territoire : des espaces laminés par l'érosion.*

La saison terminée, les « socios » vont travailler dans la vallée

par les bergers. Plus tard, au mois de septembre, ils auront à sevrer les jeunes alpagas, pour laisser les femelles finir leur gestation et refaire leurs réserves. C'est également à ce moment qu'ils sélectionnent les alpagas : certains seront gardés pour la reproduction, les autres seront castrés, et conservés pour la toison.

Pour tous ces travaux techniques, la coopérative travaille avec un vétérinaire qui apporte ses conseils aux moments les plus difficiles, afin d'éviter les erreurs dans la gestion des troupeaux. Cuisinier, chauffeurs et comptable sont également salariés ; mais ils représentent une charge financière importante qui ampute le revenu des « socios ».

Malgré l'importance du troupeau, la vente de la laine n'arrive pas à rémunérer suffisamment les éleveurs. En effet, le chiffre d'affaires de la coopérative doit couvrir toutes les charges du troupeau, mais également les frais généraux de l'entreprise (réfection des bâtiments, école, véhicule...). Les socios se trouvent donc contraints de compléter leur revenu personnel. Beaucoup d'entre eux décident d'avoir des animaux à eux, qu'on appelle des « huachos ». D'autres ont un petit commerce, et vont sur les foires locales vendre ou acheter des fibres, des peaux ou encore de la viande.

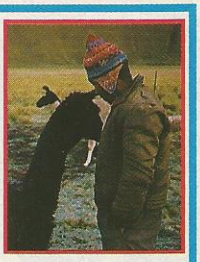
Enfin, les plus démunis des « socios », ceux qui n'ont jamais suffisamment d'argent pour avoir un troupeau huachos ou un commerce, quitteront l'Altiplano, une fois terminés les gros travaux de la coopérative. Ces hommes laisseront femme et enfants s'occuper des animaux dont ils ont la charge, et iront se faire embaucher comme journaliers dans la vallée de Chivay, à deux jours de camion. **Là-bas, à 3 000 mètres d'altitude, on cultive, sur les périmètres irrigués, du maïs, des pommes de terre, des légumes...** Ils travailleront dur : ils savent que tout est plus cher sur l'Altiplano, là où on ne produit que la viande pour se nourrir et la laine pour se vêtir.

Le soir arrive doucement. Aujourd'hui il n'y a pas eu d'orage. Un orage à la fois espéré et redouté : espéré pour les pâturages ; redouté parce que la grêle est très fréquente, et qu'elle provoque l'érosion. Les couleurs du soir se précisent, c'est l'instant magique où le soleil se couche, Juan va bientôt nous appeler pour le dîner.

● **Vincent Segretain**

☐ *Ce voyage de V. Segretain a été rendu possible grâce à l'aide en matériel de Lafuma, Opinel, Aix-Audiovisuel, et à l'aide financière de la Préfecture des Hautes-Alpes.*

DES ALPAGAS DANS LES ALPES ?



L'élevage des alpagas dans les Alpes du sud, une réalité pour demain ? C'est ce que croit fermement l'association Alpaga, créée il y a maintenant deux ans par des éleveurs, un ingénieur et un vétérinaire de cette région.

Il ne s'agit pas du tout du rêve de quelques originaux, mais bien d'un projet de diversification aux objectifs bien définis : apporter un complément de revenu avec un troupeau annexe sur des exploitations d'élevage, valoriser les espaces pastoraux pauvres et sous-utilisés, et miser sur une valorisation optimale du produit. Il s'agira donc, comme pour nombre de productions complémentaires actuelles, d'assurer ou de contrôler la transformation, la finition et la diffusion des produits.

Un travail important a d'ores et déjà été réalisé par cinq membres de l'association (Bernard Giudicelli, un des vétérinaires de la région, et sa femme Christiane ; Antoine et Bernadette Segretain, éleveurs ovins, et Vincent Segretain, ingénieur agricole). En France et en Amérique Latine, ils ont étudié les possibilités d'adaptation des animaux sous tous les angles : technique, sanitaire, économique, commercial...

Ce travail a été appuyé par des organismes scientifiques, techniques, économiques, de la préfecture du département au continent sud-américain. Le projet est aujourd'hui décomposé en quatre volets : une partie scientifique, une partie technique et commerciale, une partie « organisation du développement », et enfin un volet « coopération » avec les pays d'Amérique du sud. L'étude de faisabilité étant maintenant terminée — et ses conclusions positives — l'association en est à la phase d'expérimentation qui, elle l'espère, devra déboucher sur le développement et la diffusion de cet élevage, non seulement dans les Alpes du sud, mais aussi dans d'autres régions défavorisées, confrontées à des problèmes de désertification. Pour financer le troupeau expérimental (300 000 F minimum) l'association a décidé de faire appel à des capitaux extérieurs.